L'exilée d'ACADIE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : L'exilée d'Acadie / Nicole Provence
Nom : Provence, Nicole, 1948- , auteure
Identifiants : Canadiana 20240011066 | ISBN 9782898043123
Classification : LCC PQ2716.R68 E95 2024 | CDD 843/.92–dc23

Édition originale : © Losange éditions, 2023

© Les éditions JCL, 2024 (pour la présente édition)

Image de la couverture :
Freepik / Image générée par l'IA

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution nationale
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

NICOLE PROVENCE

L'exilée d'ACADIE

LES ÉDITIONS JCL

De la même auteure aux Éditions JCL

La saga Chèvrefeuilles

1. *L'enfant des solitudes,* 2019
2. *L'étoile de Clara,* 2020
3. *Sarah aux cheveux de feu,* 2020

L'impossible aveu, 2018

Une promesse si fragile, 2017

La corde du pendu, 2017

Le secret d'Aiglantine, 2016

À mon père Fernand Pin, Poitevin et fier de l'être,
né à Oroux (Deux-Sèvres) en 1916.

À Thomas Rousseau, né en 1636 à Oroux (Deux-Sèvres),
pionnier de l'île d'Orléans, venu peupler le Canada au XVIIe siècle.

À sa descendante, mon amie Louise Rousseau Williams.

À Bernard et Daniel LeBlanc, Acadiens en Acadie et en Gaspésie.

À leur descendante, mon amie Monette LeBlanc.

CARTE DE L'ACADIE,
ISLE ROYALE,
et Païs Voisins.
Pour servir à l'Histoire
Générale des Voyages.
Par M.B. Ingr. de la Marine.
1757.
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25
PARTIE DU CANADA
ISLE SAINT JEAN
ISLE ROYALE
BAYE FRANÇOISE
ACADIE
MICMACS
Cap de Nord
Niganiche
Cap Enfumé
Port Dauphin
Entrée de Labrador
Baye des Espagnols
la Pierre à Fusil
Baye de Mire
Isle de Scatari
les Cormorandiers
Portenove ou la Baleine
Louisbourg
Baye de Gabaru
Baye de Chibouctou
Cap Sidore ou Theodore
Cap Sr Cendre
Cap Rage
Baye Verte
Cap Fourchu
Cap de Sable
Port Royal
Port la Heve
Port Rossignol
Port Rochelois
Cap Negre
Pointe Bacaro
Port la Tour
Cap Fourchu
Bancs de l'Acadie ou la Pesche est très bonne.
Longitude Occidentale du Méridien de Paris.
69 68 67 66 65 64 63 62
47 46 45 44

1

Septembre 1784, Châtellerault (Vienne)

Un pied posé sur la petite passerelle de la gabare qui devait les conduire à Nantes, Augustine Charretier saisit Jacques, son fils aîné, par les épaules. Elle le poussa doucement devant elle, retenant ses larmes, le cœur éclaté de désespoir alors qu'elle affichait un bien courageux sourire.

— Avance, mon gars, prends garde à ne pas tomber !

À mi-chemin, elle se retourna et jeta un dernier regard sur Pierre, son autre fils resté sur le quai du pont Henri IV de la ville de Châtellerault. Sa cousine Constance le tenait contre elle, la tête appuyée contre sa taille, une main caressant ses cheveux en un geste de tendresse qui lui arracha presque un sentiment de jalousie. De ses deux fils, seul Jacques pourrait supporter la longue traversée qu'elle s'apprêtait à effectuer avec d'autres Acadiens. Au mépris de tous les périls, elle allait à nouveau franchir les mers pour retrouver, du moins l'espérait-elle, sa terre natale, même si elle n'était pas celle de ses garçons. Comme beaucoup de ses compatriotes, elle en rêvait depuis tant d'années de leur province de l'autre côté de l'océan, à l'est du Canada, dans cette belle Acadie qu'on leur avait volée et qui désormais appartenait à la Nouvelle-Écosse ! La réussite de ce projet était des plus incertaines, mais elle s'y accrochait. Elle avait appris que depuis plusieurs années des groupes

d'Acadiens se réunissaient à Châtellerault pour rejoindre ceux qui végétaient depuis leur arrivée dans des quartiers pauvres de Nantes. D'autres informations lui étaient parvenues, moins rassurantes. Les départs de Nantes n'auraient comme destination que la Louisiane. Elle s'inquiéta, elle ne désirait embarquer que pour une des provinces maritimes de l'Amérique du Nord, sans autres précisions de ville ou de port. Peu importait pour elle que ce soit le sud ou le nord de leur ancienne Acadie, peu importait si le bien familial était toujours aux mains des Britanniques ou des Écossais, elle s'en accommoderait. La seule chose vitale était qu'elle retourne sur la terre de son enfance et que, peut-être, elle retrouve un membre de sa famille disloquée par le joug des Britanniques. C'est là qu'ils s'étaient donné rendez-vous s'ils échappaient à la mort.

Jeune veuve avec deux enfants, sans intention de se remarier, ce fut comme un vent qui la souleva, comme une lumière qui l'éblouit après deux années de chagrin et d'obscurité. Que faisait-elle ici, en France, dans le Poitou, à Archigny ? Quel avenir serait possible dans un pays qui n'était pas le sien et dans lequel elle n'avait connu que peu de joies ? Les seules, inoubliables et douloureuses, se résumaient à ces treize années de bonheur vécues avec son époux Benjamin jusqu'à sa mort, deux ans déjà. Elles resteraient à jamais les plus doux souvenirs de sa vie en France, et même de toute sa vie. Sa décision fut prise, plus rien ne la retenait ici. Ni même à Oroux, village natal de ses ancêtres situé en France, dans les Deux-Sèvres. Malgré ses recherches dans le vieux cimetière, elle n'avait retrouvé aucune tombe de l'un d'eux. François LeBlanc, un Poitevin, avait quitté sa région au XVIIe siècle pour s'embarquer vers l'Amérique du Nord avec d'autres hommes originaires de l'ouest et sud-ouest de la France. Ils avaient participé à la création de la Nouvelle-France, et créé l'Acadie. L'arrivée de colons issus de l'Aquitaine,

de la Saintonge, de l'Aunis, de l'Angoumois et de la Touraine avait participé à son essor. Pourquoi ce premier LeBlanc ne s'était-il pas fixé au Québec comme beaucoup d'autres avant lui ? Pourquoi n'était-il pas parti défricher les terres incultes qu'on leur attribuait ? Pourquoi n'avait-il pas épousé une de ces filles de Roy qui avaient rejoint les régions du Canada, s'étaient mariées un peu au hasard des rencontres et avaient donné naissance à de grandes familles qui devaient peupler ces terres inconnues ? Pourquoi s'était-il retrouvé en Acadie ? Augustine ne l'apprendrait certainement jamais. Seule comptait désormais la réussite de son projet, son retour en Acadie.

Le matin du départ, Jacques eut un étrange réflexe. Il détacha sa chaîne et sa médaille de baptême gravée à son nom et en entoura le cou de Pierre. En décrochant celle de son frère et la fixant autour du sien, il lui dit d'un ton grave :

— Ainsi, nous serons toujours ensemble. Tu me rendras la mienne quand nous nous retrouverons.

Pierre acquiesça en silence en adressant un regard implorant à sa mère, certain qu'elle ne changerait pas d'avis. Elle ne l'emmènerait pas. D'autre part, il se sentait encore bien faible, avec l'envie de se réfugier dans son lit, mais il avait insisté pour les accompagner jusqu'à Châtellerault.

Devant le chagrin qu'il affichait, Augustine le prit dans ses bras pour cacher son émotion. En embrassant son front, elle constata qu'il était encore chaud. Pierre se relevait d'une sorte de grippe qui l'avait terrassé plusieurs jours, avec beaucoup de fièvre. Plusieurs enfants en avaient été atteints et on avait craint une épidémie qui parfois ravageait les villages. Heureusement, Jacques y avait échappé. Augustine le serra très fort contre elle et lui murmura avec douceur :

— Tu sais que je t'aime plus que tout et que j'ai hâte que tu guérisses. Constance et son époux Victor veilleront sur toi. Je leur fais confiance. Alors patience et nous serons à nouveau ensemble.

Pierre eut du mal à retenir les larmes qui affluaient à ses yeux. Il serra dans le creux de sa main la petite médaille gravée au nom de son frère et répondit, des sanglots retenus dans la voix :

— Moi aussi je voudrais partir avec vous, je ne veux pas rester tout seul. Constance dit que c'est très loin où vous allez, et j'ai peur.

Jacques posa sa main sur son épaule.

— Ne t'inquiète pas, petit frère. Quoi qu'il arrive, nous nous retrouverons toujours. Moi aussi j'ai peur, mais ici nous n'avons plus de famille, et maman dit que nous serons très heureux de retourner dans sa province. Tu nous rejoindras, elle l'a promis.

Quelques heures avant de quitter leur petite ferme non loin du village d'Archigny pour Châtellerault, Augustine ouvrit son sac de voyage. Elle en sortit un coffret de bois ayant appartenu à Angèle, sa mère, laquelle reposait pour toujours dans un petit cimetière à Bristol, en Angleterre. Il contenait quelques-uns de ses « trésors » emportés en toute hâte lors de leur déportation. Avant de le remettre à Pierre, elle en retira, pour l'emporter dans son voyage, une bourse de cuir gonflée et un bracelet de cuir lui aussi orné de petits coquillages. Ce petit bijou fabriqué par une femme mi'kmaq ne la quittait jamais, il avait à ses yeux une immense valeur. Puis, se séparant comme à regret d'un cahier, elle le lui tendit aussi, les yeux humides.

— Garde-le précieusement, mon Pierre, je n'ai pas envie de le perdre au cours de notre voyage. Prends-en bien soin. Les

souvenirs de ma famille reposent dans ses pages et dans ce coffret sculpté par mon père, Jacques, votre grand-père, que vous ne connaîtrez sans doute jamais. Sans ces objets, je perdrais les témoins de ce que fut ma vie en Acadie, en Angleterre, à Saint-Suliac, avant que je n'arrive ici, en France, et n'épouse votre père.

Sa voix trembla un peu sous le coup de l'émotion.

— Je l'aime encore tant malgré sa disparition ! Alors il faudra bien que tu nous rejoignes pour me rendre ce coffret, j'y tiens plus que tout !

Pierre renifla et tenta un pauvre sourire.

— D'accord, maman, mais ne tardez pas à me faire venir auprès de vous.

Augustine hocha la tête en guise d'assentiment, incapable de parler davantage. Les yeux humides, Pierre saisit ce précieux objet. Cette boîte, il l'avait toujours vue, déposée sur une petite table de chevet près du lit de sa mère, mais il n'avait jamais osé l'ouvrir. Il alla aussitôt la glisser avec la liasse de feuilles manuscrites sous son lit, avant de rallier le petit groupe qui s'apprêtait à rejoindre Châtellerault en charrette, ultime réunion de famille avant que sa mère et son frère ne gagnent le port de Nantes.

Avant de s'installer dans la carriole tirée par un cheval qui trottait bien, le cœur gros, Augustine balaya d'un dernier regard la petite ferme où ils avaient vécu heureux. Tout était propre, elle s'en allait l'esprit tranquille. L'été de cette année en Poitou avait été caniculaire. Pour ne pas mettre Constance et son époux Victor Chauvet dans l'embarras, elle avait aidé aux dernières moissons, accompagné les enfants au glanage des épis de blé échappés des bottes pour nourrir les poules. Toujours ensemble,

ils avaient fait une petite provision d'herbes sauvages, plantains, luzernes, pissenlits pour les lapins du clapier. La récolte des pommes de terre aurait lieu plus tard. Dès le mois prochain, Victor Chauvet serait légalement le nouveau maître de la ferme. Quant à Constance, qui l'avait épousé, elle avait déjà réfléchi à se séparer de quelques bêtes, craignant de ne pouvoir tout mener à bien. La vaillance d'Augustine manquerait, sa compagnie aussi. Pour la première fois depuis une trentaine d'années, les deux cousines se séparaient sans aucun espoir de se revoir. Constance appréhendait une solitude à laquelle elle n'était pas habituée. Depuis un mois, un bruit courrait dans le village. Les vieux qui savaient prédire les saisons annonçaient un hiver très rigoureux qui serait propice à la neige et à la prolifération des maladies pulmonaires. C'est le mal dont Pierre avait souffert. L'inquiétude l'avait aussitôt gagnée. Devrait-elle rester cloîtrée dans sa ferme pour échapper à la contamination ?

Tout au long du chemin entre Archigny et Châtellerault, Pierre resta assis dans la chaleur de sa mère, douloureusement conscient qu'il ne la retrouverait sans doute jamais. Enfin se profila Châtellerault avec ses quatre ports fluviaux, preuves d'un commerce florissant. Chacun d'entre eux fourmillait de monde, de braiments des baudets, de charrettes, de caisses, de bruits, de cris qui donnaient le tournis. Les deux jeunes garçons, épaule contre épaule, plus unis que jamais, enregistrèrent, ébahis, la vie tumultueuse qui régnait dans la ville. Des lavandières et leur chargement de linge dans leur brouette, munies de leur battoir et cassette, se dirigeaient en parlant haut et fort sur les bords de la Vienne, là où l'eau était la plus claire. Dans les chalands s'entassaient des balles de blé, d'avoine, de seigle, du méteil, le fourrage réservé aux troupeaux, toutes les céréales récoltées dans la campagne environnante. Les gabares à fond plat et aux voiles carrées, dont certaines accueilleraient les Acadiens pour leur

retour dans leur province, dansaient doucement sur la Vienne, certaines chargées de tonneaux d'eau-de-vie et de cognac, de vins du Poitou, d'objets de cuir travaillé, de lin tissé. D'autres s'apprêtaient au départ, déjà lourdes de pierres extraites dans la région de Chauvigny, du tuffeau, destinées à la construction de somptueux palais ou grandes et belles demeures, bien souvent à Paris. D'autres gros blocs serviraient de lest pour les navires qui patientaient dans les ports de l'Atlantique. Un monde de perpétuelle agitation qui leur fit mesurer davantage la solitude de leur vie dans leur village. Se profilèrent enfin les deux tours coiffées d'ardoises du pont Henri IV qui dominaient le port dans lequel Augustine et Jacques embarqueraient.

Le moment tant redouté de la séparation arriva. Avant de descendre de la charrette, Augustine prit tendrement son fils dans ses bras. La gorge serrée, les larmes prêtes à jaillir, elle le pressa contre sa poitrine, caressa son front, et embrassa ses cheveux. Elle lui répéta avec douceur.

— Mon Pierre, tu le sais, je ne t'abandonne pas. Il faut que tu reprennes des forces et que tu te débarrasses de cette vilaine maladie qui t'a affaibli. Regarde, tu tiens à peine sur tes jambes. Constance et Victor t'accompagneront à Nantes et te mettront dans le navire qui te ramènera auprès de nous. Tu nous rejoindras sur notre terre dès que nous pourrons nous installer afin d'organiser ton arrivée. À ce moment-là, je suis certaine que tu seras devenu un beau petit homme et que tout ira bien.

— Oui, maman, mais… quand ? Dans longtemps ?

— Notre voyage durera un mois ou deux, davantage si aucun bateau ne part aussitôt pour la Nouvelle-Écosse. Une fois arrivée, il me faudra trouver un logis et un travail. L'hiver ne tardera pas, tout sera gelé ou enneigé, le climat sera rude, comme toujours. Le printemps sera idéal pour songer à voyager.

J'espère alors que nous pourrons organiser ton arrivée avant l'été, mais j'ignore encore de quelle façon. Il me faut avant tout être sur place. Cela demandera un peu de temps, retenir un passage sur un bateau et sans doute trouver quelqu'un pour t'accompagner. Ne t'inquiète pas, je ne t'oublierai pas ! Un an passera vite, tu verras !

Le gamin secoua tristement le menton et jeta un regard vers son frère qui avait déjà enjambé la passerelle. Jacques lui manquerait terriblement.

— Alors oui, j'attendrai le printemps et je surveillerai jour après jour l'arrivée du courrier ou celle d'un homme qui m'apportera la bonne nouvelle.

Échappant à sa mère qui le poussait en avant, Jacques fit brusquement demi-tour sur le ponton et se précipita vers lui. Il l'étreignit avec force.

— N'oublie jamais que je t'aime et que je vais attendre avec impatience que tu nous rejoignes. Tu sais, j'ai peur de ce grand voyage, mais je serai brave en pensant à toi. Chaque fois que tu seras triste, va t'asseoir sous le cerisier ou au bord de la rivière, et rappelle-toi tous les bons moments qu'on a passés ensemble. Quand nous nous retrouverons, nous recommencerons tout ça, petit frère. Des cerisiers et des rivières, il doit bien y en avoir dans tous les pays !

Pierre acquiesça en silence, les lèvres serrées. Laissant échapper un grand soupir, Augustine les rejoignit et les enlaça, accablée par cette séparation qui se profilait. Une douleur saisit son cœur. Devant le désespoir de son jeune fils, elle était prête à remettre son voyage en question. Mais une force plus grande que ses hésitations l'obligea à ne pas faiblir.

— Que Dieu nous garde tous les trois sous sa protection, et que très vite nous reformions notre petite famille. Je vais prier pour cela. Allez, Jacques, il est temps !

Debout sur le quai, mêlé aux ouvriers qui le bousculaient sans ménagement, Pierre ne pleurait pas. Il fixait avec obstination la robe de coton bleue de sa mère agitée par le petit vent qui s'était levé et claquait comme un drapeau alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre quelques compatriotes tentés par l'aventure. De son bonnet de coton blanc orné d'une petite dentelle, des cheveux bruns s'étaient échappés et caressaient son visage. Leurs regards se croisèrent, celui couleur châtaigne mûre d'Augustine, celui bleu de son fils, si semblable à celui de son père défunt. Pierre se raidit, brûlé par le furieux désir de courir se réfugier contre elle, d'enserrer ses jambes entre ses bras et d'y rester soudé sans qu'on puisse les séparer. Il soupira douloureusement. Il lui fallut montrer beaucoup de courage. À présent, la gabare oscillait lentement sur l'eau, la voile était déjà hissée, le vent la gonflait. L'heure du départ approchait. La longue barque s'éloigna du quai. Debout sur le plancher mouvant, Augustine et Jacques cherchaient des yeux les deux silhouettes qui agitaient leurs mains en signe d'au revoir. Pourquoi Augustine pensa-t-elle que cet au revoir était un adieu ? Elle frissonna. À présent, il ne restait sur le quai que des ombres dissipées par le soleil. Un dernier regard vers le port qui s'éloignait jusqu'à ne ressembler qu'à un gros point noir et tous deux allèrent s'installer sur le banc qu'elle avait réservé. Un long voyage sur la Vienne, une belle rivière qui irait se mêler à la Loire avant de rejoindre Nantes. Ensuite ce serait un navire plus grand dans le port de Nantes, une ville dans laquelle, depuis plusieurs années, des familles d'Acadiens s'étaient établies en attente d'un hypothétique départ. Augustine allait à l'aventure, n'ayant eu que peu

de détails pour l'organisation de son retour dans sa province, confiante que sur place tout se réaliserait sans trop de difficultés, et qu'elle pourrait se faire aider par ses compatriotes.

Quand Pierre vit disparaître la gabare qui emportait sa mère et son frère vers Nantes, il éclata en sanglots et se réfugia contre la jupe de Constance.

— Je voulais partir avec eux, je ne veux pas rester tout seul.

Constance le serra contre elle et caressa ses cheveux pour le consoler. Des deux garçons de sa cousine, Pierre était son préféré.

— Tu n'es pas tout seul, tu es avec Victor et moi. Et dès que tu auras repris des forces et rempli ta carcasse qui est bien maigre, tu partiras rejoindre ta mère. Je vais t'engraisser comme le petit cochon que Victor a rapporté de la ferme voisine. Bientôt, tu ne rentreras plus dans tes culottes ! Tu n'es pas bien avec moi ? Tu n'aimes pas Victor ?

Pierre tenta un sourire, renifla et essuya son nez avec sa manche.

— Si, je l'aime bien, et toi aussi, mais je préfère ma mère !

Constance éclata de rire.

— Ça, je m'en doutais, mais tu ne seras pas malheureux avec nous. Moi, je t'aime beaucoup et je ne suis pas fâchée de te garder encore quelque temps à Archigny. Tu me tiendras compagnie.

Pierre leva ses yeux sur elle et détailla en silence cette femme qui vivait avec eux depuis toujours. Une belle femme aux cheveux clairs comme les épis d'orge et des yeux bleus comme les bleuets qu'il ramassait au bord des fossés. Une femme à la

corpulence moins massive que celle d'Augustine. Était-ce parce que celle qu'il appelait sa « tante Constance » s'échinait moins aux travaux de la terre que sa mère ? Il avait bien remarqué la différence de leur peau, de leurs mains. Celles de sa mère, qui travaillait avec son père aux champs et au potager, étaient épaisses et rugueuses, tannées par le soleil, alors que celles de Constance étaient fines, avec une peau couleur de lait. Constance ne se destinait qu'aux travaux les moins harassants : l'entretien de leur maison, la cuisine, la nourriture de la basse-cour et des clapiers. Chaque jour, elle emmenait les chèvres à brouter dans les parages et fabriquait des fromages de leur lait. La traite de la vache et l'entretien de l'étable de sa grand-mère qui était morte quelques années auparavant étaient le domaine de son père. Il s'y consacrait le soir, après avoir quitté le champ ou coupé du bois pour la cheminée. Constance, qui n'avait qu'un an de moins qu'Augustine, était toujours très belle, avec une apparente fragilité qui incitait toujours les autres à s'apitoyer sur son sort. En comparaison, les traits d'Augustine et sa carrure dénonçaient les rigueurs des années de rudes travaux effectués dans chacun de leurs lieux d'exil. Pourtant, malgré sa belle apparence, Constance n'avait jamais trouvé d'époux, du moins n'en avait-elle accepté aucun. D'où la surprise quand elle avait annoncé qu'elle épouserait Victor Chauvet, l'ouvrier récemment embauché par Augustine. L'homme paraissait honnête et courageux ; il avait décidé de poser son sac une fois pour toutes dans la région. Tous deux s'étaient aussitôt bien entendus et Constance s'était épanouie de jour en jour à ses côtés. Cela faisait deux ans que Victor lui faisait une cour discrète ; l'annonce du départ d'Augustine et du bien que posséderait Constance le décida. Les noces eurent lieu en toute simplicité, le récent deuil ayant beaucoup chagriné les deux cousines. Constance et Victor

s'installèrent définitivement dans la ferme qu'abandonnait Augustine avec l'idée de louer la plus petite, celle où Constance vivait seule depuis la naissance des enfants.

Pierre poussa un gros soupir et tous deux se dirigèrent vers la charrette qui ferait le chemin inverse pour les ramener à Archigny. La dernière phrase de sa tante l'intriguait.

— Dis, Constance, tu t'ennuies ? demanda Pierre qui cogitait depuis un moment.

Elle sursauta presque à cette question.

— M'ennuyer ? Non. Pourquoi me demandes-tu ça ? Tu le vois bien, je m'occupe de la ferme avec Victor, et crois-moi, je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Avec les bêtes que nous avons achetées à ta mère, cela nous donnera double travail.

— Parce que tout à l'heure, tu as dit que tu aimerais que je te tienne compagnie. Dis, pourquoi t'as pas d'enfant ? Maman répète toujours qu'avec ses deux drôles[1], elle n'a jamais eu le temps de s'ennuyer.

Constance reçut un petit coup au cœur. Une vieille douleur se réveilla, une douleur qu'elle avait crue enfouie au plus profond de ses souvenirs.

— Je ne sais pas. J'aurais bien voulu, mais le Seigneur ne m'en a pas envoyé. Et puis, nos noces ne datent pas de longtemps, j'en aurai probablement bientôt !

Pierre la fixa et prononça d'un ton grave :

— Alors, le Seigneur, il n'est pas gentil avec toi !

1. Un petit enfant, un garçon en poitevin.

Pierre retomba dans le silence, fatigué du voyage qu'il s'était imposé, toujours un peu fiévreux. Il eut envie de se mettre à pleurer, il se sentait bien seul malgré la présence de Constance. Il fit un triste bilan de sa jeune vie. La mort d'un père qu'il adorait et qui lui manquait terriblement, le départ de son frère auquel il était attaché comme à un jumeau, et surtout celui de sa mère. La reverrait-il un jour ?

Constance, bouleversée par son échange avec Pierre, replongea malgré elle dans le passé. Elle se rappela le minuscule corps de sa petite Amélie qui n'avait pas survécu à la jaunisse contractée quelques jours après sa naissance. Enveloppée dans le petit drap de son berceau, elle avait été inhumée sous le porche de l'église de Saint-Suliac. Depuis son mariage avec Victor, et une fausse couche dont elle n'avait parlé à personne, même pas à sa cousine, elle remâchait sans cesse une pensée qui l'empoisonnait. En la privant d'une naissance tant désirée, surtout par Victor qui s'imaginait difficilement vieillir sans héritier, le Seigneur ne la punissait-il pas pour avoir osé crier à Augustine qu'elle refusait cet enfant qui ne serait qu'un bâtard d'Anglais et qu'elle avait voulu tuer dans son ventre ? Le destin s'en était chargé. Augustine ne désirant pas raviver un pénible souvenir, ce sombre sujet avait été banni de leurs conversations. Quant à Constance, elle se refusait le droit de regretter un enfant qu'elle avait renié et d'en souffrir comme l'aurait fait toute mère. Avec les années, le départ des deux cousines à Saint-Suliac, leur arrivée à Archigny, le mariage avec Benjamin qui avait tout ignoré de ce dramatique événement, la petite Amélie s'était évaporée dans les mémoires. Pas dans la sienne. Les dimanches à la messe, c'est à Amélie qu'elle dédiait les prières qu'on destinait aux morts. La naissance de Jacques l'avait bouleversée et elle avait eu grand mal à le prendre dans ses bras, à le bercer. Quand Pierre vint au monde, elle était apaisée et s'était prise

d'une immense affection pour lui. Augustine avait cru que tout était rentré dans l'ordre. Il n'en était rien. À présent, un enfant lui manquait terriblement.